



17^e LES TEMPS DES
**BELLES
 LATINAS**

10-20 OCTOBRE 2018
 DIALOGUES LITTÉRAIRES
 AMÉRIQUE LATINE



04 78 29 82 00
espaces-latinos.org



LIRE LES CULTURES LATINO-AMÉRICAINES

2018 marquera un tournant dans le parcours de médiateur culturel des Nouveaux Espaces Latins. Nous allons continuer à intensifier notre action de mutualisation des ressources afin d'approfondir et d'élargir notre travail d'information, notamment par le biais de nos quatre festivals annuels, tous uniques en France, par leur contenu et par les moyens mobilisés pour les mettre en œuvre.

Pour le festival Belles Latines, la dix-septième édition va connaître d'importants changements dans la conception des animations. Tout d'abord, un **changement de date** : nous basculons de novembre vers octobre afin de retrouver de nouvelles synergies, notamment avec les festivals de Biarritz Amérique latine, la Fête du Livre de Saint-Étienne et surtout la Foire du livre de Francfort, où sont régulièrement invités des écrivains latino-américains.

L'autre changement majeur concerne la **sélection des auteurs**, désormais choisis parmi ceux qui ont déjà une actualité littéraire en librairie, afin de donner la possibilité au public de se procurer leurs livres auprès de nos libraires partenaires. Nous souhaitons donc valider la liste des auteurs invités avant la fin du mois de mai pour nous assurer que leurs livres soient en vente durant tout l'été.

Par ailleurs, la **rémunération des auteurs** a été rendue obligatoire par une mesure lancée par le Centre national

du livre ainsi que par la Sofia, des organismes qui participent financièrement au budget des festivals littéraires comme le nôtre ; mesure qui nous oblige à budgéter une somme qui permettra aux écrivains invités de toucher des droits d'auteurs et qui nous conduit à réduire le nombre de rencontres afin de maintenir l'équilibre d'une manifestation organisée par une équipe entièrement bénévole.

Enfin, nous allons intensifier les différentes formes d'animation par des lectures, dialogues et passerelles, et ainsi élargir l'audience à un public varié ; un public qui vient pour les langues et leurs sonorités spécifiques, mais aussi pour la poésie, les réflexions, les voix de l'âme et la musique ; afin de mettre en miroir les réalités venues d'ailleurs et les réalités propres que nous vivons chaque jour.

Januario ESPINOSA

Le visuel 2018 nous a été proposé par le photographe et écrivain argentin **Eduardo Ugolini**.

Librairies partenaires

BIARRITZ : **Elkar** Place de l'Arsenal 64100 Bayonne
05 59 59 35 14 / www.elkar.eus

DOLE : **Passerelle** 16 bis rue de la Sous-Préfecture 39100 Dole
03 84 72 88 53 / www.facebook.com/librairie.passerelle

GRENOBLE : **Decitre** 9 Grande Rue 38000 Grenoble
04 76 03 36 36 / www.decitre.fr

LILLE : **V.O. Internationale** 53 rue du Modinel 59000 Lille
09 67 37 33 96 / www.librairievo.com

LYON : **La Virevolte** 4 rue Octavio Mey 69005 Lyon
04 78 39 41 57 / www.lavirevolte.com
Decitre 29 place Bellecour 69002 Lyon
04 26 68 00 10 / www.decitre.fr

MONTPELLIER : **La Géosphère** 20 rue Jacques Cœur
34000 Montpellier / 04 99 06 86 29
librairiegeosphere.com

NEUVILLE-SUR-SAÔNE : **La Maison Jaune** 36 rue de la République 69250 Neuville-sur-Saône / 04 78 91 86 27
www.maisonjaune.fr

PARIS : **Gallimard** 15 bd Raspail 75007 Paris
01 45 48 24 84 / www.librairie-gallimard.com

ROANNE : **Mayol** 12 rue Charles de Gaulle 42300 Roanne
04 77 68 01 31

SAINT-ÉTIENNE : **Lune et l'Autre** 19 rue Pierre-Bérard
42000 Saint-Étienne / 04 77 32 58 49
lunetlautre.canalblog.com

VIENNE : **Lucioles** 13-15 place du Palais Charles de Gaulle
38200 Vienne / 04 74 85 53 08
www.librairie-lucioles.com

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE : **Develay** 1012 route nationale
69400 Villefranche-sur-Saône
04 74 65 01 49 / www.develay.net

Renato Cisneros

Poète depuis son enfance, journaliste, présentateur de radio et de télévision, Renato Cisneros est aussi le fils d'un des dirigeants les plus durs de la dictature militaire qui a sévi au Pérou dans les années 1970. L'idée de ce qu'il appelle un roman s'est imposée à lui : tenter de reconstituer ce qu'il a vécu avec cet homme rigide, ami personnel de Jorge Videla ou d'Augusto Pinochet, qui était avant tout son père.



© Grupo AS

Et il réussit de façon magistrale. Comment parler à autrui d'une famille « multiple », dont la plupart des aïeux ont eu au moins deux descendance parallèles, dont la plupart de ces hommes ont eu un destin national dans la presse ou dans la politique et dont l'un des derniers rejetons, Renato, se retrouve en 2015 dans la plus grande perplexité par rapport à lui-même et à ses proches ? Écrire un roman (c'est ainsi qu'il qualifie son ouvrage) est pour lui la réponse évidente.

Pourtant rien n'est moins facile que d'écrire sur soi ou sur ses parents les plus proches. Surtout si le passé de son père est sulfureux, et celui du père de Renato Cisneros, le général Luis Federico Cisneros Vizquerra surnommé « El Gaucho », est corsé : ami de Viola et de Videla (les dictateurs argentins dont il a été le compagnon à l'école militaire de Buenos Aires), de Pinochet entre autres tenants de manières fortes, passant sa retraite à tenter de mettre sur pied un deuxième 11 septembre chilien (le coup d'État de 1973), il était aussi un chef de famille rigoureux et un homme dont le fils découvre peu à peu les faiblesses.

Vers le milieu du XX^e siècle, on disait d'un film sur la vie d'un grand musicien ou d'un souverain que le scénariste



avait « romancé » la vérité historique. Le mot était gentiment péjoratif. Renato Cisneros rend ses lettres de noblesse au mot. En partant de témoignages et surtout de ses propres sensations, il fait de cette autofiction une œuvre d'art. Freud nous l'a dit et répété : tuer son père ! C'est précisément ce que fait Renato Cisneros, mais pour le faire renaître autre : celui que le fils croyait avoir

pour père, qui révèle sur des photos anciennes pouvoir être capable d'être soumis (à des amours passées) et même de sourire ; celui aussi, inconnu de sa famille, qui fréquentait ses « collègues » Videla ou Pinochet et partageait leurs idées.

Au fond de tout plane le mystère de la naissance, celle de Renato et celle de tout être humain : serait-il né si un amour de jeunesse frustré s'était réalisé ? Planent aussi tous les non-dits hérités du « grand-père bâtard » (comme l'est aussi d'une certaine façon Renato) avec les conséquences familiales et personnelles. La « distance » du titre est une de ces conséquences. Écrire une vaste fresque sur son pays, sa famille, son origine, son père en particulier, est sûrement la meilleure façon pour Renato Cisneros de s'élever, ou plus simplement de lutter victorieusement contre une forme de folie qui, après avoir menacé son ascendant, s'approche dangereusement de lui. Ce n'est pas un règlement de comptes qu'il nous propose ou, si c'en est un, il est universel, envers El Gaucho, envers l'auteur-narrateur, envers son pays.

La probité absolue est la base de ce récit ; le Renato Cisneros de 2015 (au moment de la rédaction) qui revient sur ce qu'écrivait huit ans plus tôt le journaliste Renato Cisneros est d'une lucidité qui n'épargne ni le général Cisneros ni le journaliste et donc ni le père ni le fils. Mais grâce à cet exercice auquel il s'est soumis et qu'il a poussé jusqu'à ses limites les plus extrêmes, Renato Cisneros a fait un immense pas en avant, essentiellement personnel mais pas seulement. On ne peut que le remercier de faire partager à ses lecteurs ce modèle d'honnêteté.

Christian ROINAT

Renato Cisneros, *La distancia qui nous sépare*, traduit de l'espagnol (Pérou) par Serge Mestre, éd. Christian Bourgois, 320 p., 23 €.



Pierre Ducrozet

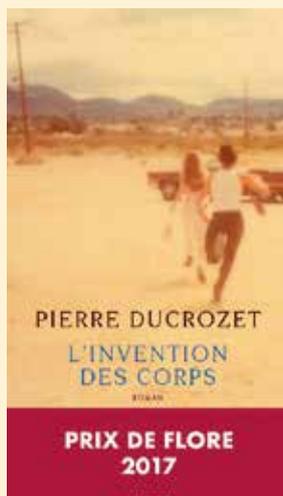
« *Il est vivant. Il a survécu à l'attaque. Il part. Il ne reviendra pas.* » Pour échapper à l'horreur d'Iguala où furent massacrés quarante-trois étudiants par la police mexicaine le 26 novembre 2014, Álvaro Beltrán, jeune professeur en informatique, fuit le Mexique pour rejoindre les États-Unis. « *Aller n'importe où mais y aller.* » Alors Álvaro marche... Pierre Ducrozet, écrivain et traducteur, est l'auteur de trois romans parus chez Grasset : *Requiem pour Lola rouge* (2010), *La vie qu'on voulait* (2013) et *Eroica* (2015). Son dernier roman, *L'Invention des corps*, publié aux éditions Actes Sud, a reçu le prix de Flore 2017.



© Jean-Luc Bertini

Et si le cerveau de l'Homme était directement connecté à Internet afin d'avoir accès à une quantité phénoménale d'informations ? Et si l'on pouvait éradiquer la mort et atteindre l'immortalité en préservant le cerveau que l'on téléchargerait sur un disque dur ou que l'on mettrait sur le cloud ? Courant de pensée né dans la Silicon Valley à la fin des années 1980, le transhumanisme vise à utiliser les progrès de la science et de la technologie pour transformer l'être humain et lui permettre de dépasser ses limites biologiques.

C'est dans cette quête du XXI^e siècle, formulée avec l'apparition d'Internet, qu'Álvaro Beltrán se retrouve embarqué à son arrivée sur le territoire américain. En Californie, Álvaro rencontre Parker Hayes, un milliardaire de la Silicon Valley qui a fait fortune en investissant dans l'entreprise Facebook ; une fortune qui lui permet d'expérimenter de nouvelles idées. Parker Hayes a créé le « Cube » à San Francisco, un lieu dédié à la lutte contre le vieillissement. Il propose alors à Álvaro, à la recherche d'un poste de programmeur, de devenir le cobaye d'une expérience transhumaniste.



Parker Hayes a un autre « grand » projet : « *Il veut construire un nouveau pays. On manque de pays. On s'emmerde dans le nôtre. Il prendrait la forme d'une île artificielle flottant au large de San Francisco, bâtie par ses soins, où l'on pourrait vivre loin de l'État, des lois, des obligations sociales.* » Mais ce qu'il redoute le plus, c'est de mourir. Alors il a décidé de s'entourer des plus brillants cerveaux pour

travailler sur les cellules souches, qui ont la capacité de régénérer indéfiniment le corps humain, à la recherche de l'immortalité.

Puis Álvaro rencontre Adèle. Adèle Cara, elle, est française et travaille depuis quelques années dans un laboratoire de biologie moléculaire et cellulaire à Strasbourg. Alors qu'elle est de passage à Mexico pour une conférence sur « L'apoptose, ou les problématiques de la lutte contre le vieillissement cellulaire », Parker Hayes convoite ses services et parvient à la recruter pour ses compétences en manipulations génétiques. Son cobaye, c'est Álvaro.

Avec *L'Invention des corps*, Pierre Ducrozet propose une réflexion profonde sur le corps humain : celui d'Álvaro, meurtri au Mexique. Un corps en mouvement qui traverse la frontière américaine. Puis un corps cobaye, jeune et robuste, parfait pour mener à bien une expérience transhumaniste. Adèle mène aussi sa propre réflexion sur le corps à travers la question de son désir. Alors que Parker Hayes recherche l'immortalité pour le sien. Il revient également sur la naissance et l'histoire d'Internet dans des chapitres flash-back qui alternent avec différents mouvements autour de la cavale d'Álvaro depuis le Mexique ; des récits qui s'entremêlent pour tisser la toile du monde contemporain.

Car Pierre Ducrozet s'est demandé à quoi pourrait bien ressembler un roman du XXI^e siècle. « *J'ai imaginé [...] un roman sans centre, fait de plis et de passages, de liens, d'hypertextes, qui dédoublerait le mouvement du monde contemporain, en adoptant Internet comme sujet et comme forme.* » *L'Invention des corps* en est un exemple frappant dans l'écriture même, semblable à la navigation, notre façon contemporaine de relier les choses entre elles.

Marlène LANDON

Pierre Ducrozet, *L'Invention des corps*, Actes Sud, 302 p., 20 €.

Guiomar de Grammont

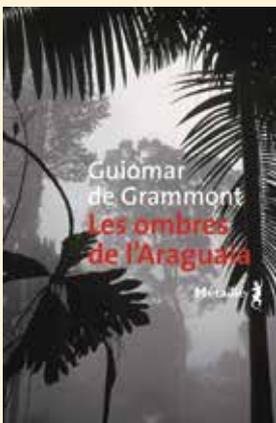
Brésil, années 1970, la dictature militaire semble devoir durer toujours. Un groupe d'étudiants utopistes tente de reproduire le modèle cubain : installer dans l'État de Pará, au nord-ouest du pays, une guérilla qui convaincrat les paysans de participer à une lutte qui mettrait fin aux injustices. Le bilan sera impitoyable pour les jeunes gens. Bien des années plus tard, la sœur d'un des participants disparus tente de retrouver la trace de son frère.



© Carol Reis

Ce serait une famille normale s'il ne manquait le fils, Leonardo. Étudiant et militant, il était passé très vite à la clandestinité et avait disparu. Le père se réfugie dans le silence et dans l'invention de jouets pour sa fille Sofia, la mère Luisa dans le souvenir et l'espoir de son retour et Sofia, encore enfant, grandit en apprenant tout doucement le sens du mot absence : le vide, le manque, mais aussi comme une présence en négatif qui finit par perturber son existence d'adolescente puis de jeune adulte. À la mort du père, en 1992, vingt ans après la disparition de Leonardo, elle ne peut que reprendre les vagues recherches entamées des années plus tôt.

Une soixantaine d'étudiants transformés en guérilleros dans la forêt amazonienne, entre cinq et dix mille militaires chargés de les éliminer, voilà la réalité historique qui est le fond du roman de Guiomar de Grammont ; une impressionnante inégalité des forces, des violences pratiquées des deux côtés, exploitées pour déstabiliser l'adversaire ; et, à la fin, la presque totalité des guérilleros tués par l'armée. Telle est la Guérilla de l'Araguaia dans toute sa brutalité. Sofia a récupéré de façon peu claire un cahier : deux voix, une masculine et une féminine, racontent la vie quotidienne des jeunes utopistes, leur générosité, leur espoir de convaincre les paysans voisins de l'utilité de leur lutte, les dangers naturels et humains, et aussi, sous-entendu mais omniprésent dans l'esprit de Sofia et celui du lecteur qui le connaissent d'avance, le dénouement sanglant et l'oubli : qui connaît encore au Brésil cette dérisoire épopée ? Tout a été fait pour que soit oubliée la longue période de dictature



subie par le pays et ses conséquences. La grande habileté de Guiomar de Grammont est d'avoir fait alterner l'enquête de Sofia dans diverses régions brésiliennes et même à Cuba avec les longues citations du mystérieux cahier qui plonge au même titre Sofia et le lecteur dans la réalité des entraînements au cœur de la forêt équatoriale et dans les horreurs de la répression.

Le thriller que constitue la quête de Sofia prend une profondeur de tragédie, plus il avance, plus s'accroît la sensation du vide laissé par Leonardo et sa compagne. Guiomar de Grammont ne néglige aucun personnage, même secondaire : elle nous fait partager, dans un style à la fois assuré et délicat, sensible, l'esprit des parents du disparu et surtout de Sofia, parvenant à mettre sur un plan d'égalité les violences causées par l'Histoire et les pensées, les sentiments, la noblesse et les faiblesses de simples personnes qui toutes sont des victimes directes ou non. Avec cette enquête historique mais profondément humaine, Guiomar de Grammont réussit non seulement un roman émouvant, mais elle donne surtout une leçon d'histoire et d'humanité.

Christian ROINAT

Guiomar de Grammont, *Les ombres de l'Araguaia*, traduit du portugais (Brésil) par Danielle Schramm, éd. Métailié, 240 p., 18 €.



Laure Limongi

Si l'algie vasculaire de la face n'a pas empêché César de conquérir la Gaule, elle a aussi donné matière à Laure Limongi pour écrire un roman. *Anomalie des zones profondes du cerveau* constitue un témoignage original sur cette maladie, plus communément appelée « migraine du suicide », sur les symptômes et les existences profondément marquées par cette « épée de Damoclès qui se plante dans le crâne, juste derrière l'œil, avec une certaine régularité ».



© J.F. Paga, Grasset

À la frontière entre science et littérature, de brefs récits aux contenus et aux tonalités multiples s'enchaînent et retracent l'histoire de cette maladie, « *forme aiguë de céphalée* », « *affection rare concernant une à trois personnes pour mille – en population générale, selon les pays –, extrêmement douloureuse et invalidante. Elle se manifeste sur l'une des moitiés de la tête. Sans en connaître les causes, on évoque une anomalie des zones profondes du cerveau* ».

Mais quelle est cette anomalie des zones profondes du cerveau qui constitue le fil conducteur du dernier roman de Laure Limongi ? Une maladie imperceptible à l'œil nu, malgré les nombreuses tentatives de la narratrice de l'apercevoir sur son visage, entre quelques prises au photomaton. Avoir l'air en bonne santé, alors que c'est pourtant « *comme avoir un pic à glace enfoncé derrière l'œil* ». Faire face aux crises sans traitement efficace. Il y a bien les drogues, mais...

Dès l'incipit, c'est un flot de paroles discontinu qui essaie de définir aveuglément les symptômes de la maladie : « *Ça commence comme un orage* », « *comme une gêne du côté gauche* », « *ça prend la mâchoire* », « *on ne sait pas si ça va s'arrêter* »... Georges Sand, André Gide, Franz Kafka, Guy de Maupassant, Roland Barthes, Gustave Flaubert, Antonin Artaud... sont autant d'auteurs qui en ont souffert. Laure Limongi explore ainsi la maladie sous tous ses aspects : son histoire, les périodes de

crise, les traitements, ceux proposés par les laboratoires, inefficaces, et les effets positifs de diverses drogues.

Il existerait même une typologie du migraineux. Un certain Friedman remarque par exemple que les migraineux ont dû mal à exprimer leur agressivité. D'autres l'imaginent hyperactif, ordonné, méticuleux ou très anxieux, alors que la narratrice établit sa propre liste, du migraineux bordélique au migraineux manuel en passant par le migraineux apathique, hors de ces portraits aux traits caricaturés qui stigmatisent l'individu.

Les listes, d'ailleurs, ne manquent pas dans *Anomalie des zones profondes du cerveau*, au point de devenir, au fil des pages, un mode d'écriture récurrent mis en œuvre par Laure Limongi. Parmi elles, la liste des vingt-sept choses à savoir et des vingt-sept lieux à voir avant de mourir, d'après Internet.

Entre ces listes, des considérations en apparence désordonnées, les théories d'éminents scientifiques, qui se glissent entre les pages d'un récit en italique dans lequel la narratrice fixe quelques épisodes d'un séjour amoureux passé dans un chalet en Suisse, sur les rives du lac Léman. À tous ces propos enchaînés au sein d'une trame nerveuse aux multiples connexions synaptiques, des propos parfois drôles, parfois poétiques, un seul fil conduit la trame du roman : l'exploration de la maladie à travers une écriture fractionnée, soumise aux aléas des crises de migraine. Mais, à tous les migraineux, soyez sereins : « *aujourd'hui, tout va bien.* »

Marlène LANDON

Laure Limongi, *Anomalie des zones profondes du cerveau*, Grasset, 208 p., 17 €.



Vladimir Hernández

Cuba de nos jours. La télévision officielle montre les émeutes au Venezuela, les tensions entre Russes et Ukrainiens et même une épidémie de choléra dans le pays. Les Cubains ont d'autres préoccupations, celle de vivre les privations au quotidien, et le jeune héros de ce premier roman d'un Cubain qui réside à Barcelone, celle de simplement survivre : sans le vouloir vraiment il est entraîné dans une aventure violente dans laquelle il risque sa vie à chaque instant.

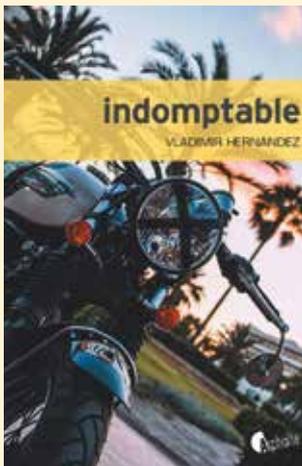


© DR

Mario Durán et Rubén Figueredo, tous deux nés pendant la Période spéciale, qui suit immédiatement la chute de l'URSS, pendant laquelle Cuba se débattait dans des problèmes économiques insurmontables, sont devenus des amis inséparables. Ils sont tous deux spécialistes en informatique et leurs compétences complémentaires les avaient aidés à se rapprocher. Mais que faisait Durán en prison ? Et comment se fait-il qu'on l'ait libéré bien plus tôt que prévu, sans lui donner d'explication ? Rubén, qui vient le chercher à sa sortie de prison, semble rouler sur l'or. La réponse à ces questions arrive vite : un mystérieux Sandoval, un grand Noir musclé style voyou vient leur confier une « mission », visiblement il a eu les moyens de les faire libérer ainsi.

La « mission » est un classique : ouvrir un coffre fortement protégé par de l'informatique de haut niveau. Il ne manque ni le borgne patibulaire, ni la superbe fille, elle aussi un brin inquiétante, ni le commanditaire inconnu. Voilà pour le côté « classique » d'*Indomptable*. Le plus, c'est le rythme, la maîtrise de Vladimir Hernández à faire avancer de façon

implacable son récit et à tenir le lecteur en haleine à chaque instant.



Les trois parties du roman s'apparentent aux trois actes d'une tragédie (à l'envers ?). En parallèle avec l'histoire qui avance sans faiblir, Vladimir Hernández montre le quotidien des Cubains modestes, les ravages intimes causés pour beaucoup par la guerre menée vingt ans plus tôt en Angola, les privations de chacun, les

luttons sans fin pour améliorer l'ordinaire, le désenchantement de tous. Le père de Durán, traumatisé par son passé militaire, matérialise sa propre désillusion en collectionnant de façon obsessionnelle de vieux magazines parce qu'il veut prouver avec ces documents les mensonges de l'État qui réécrit l'Histoire.

Pourtant aucun ne renonce. « Indomptable », le surnom de Durán, peut s'appliquer à la plupart des Cubains. À côté de Durán, luttant contre plus forts que lui, on voit vivre des petites gens, son père Gilberto ou Dunia, fille d'un compagnon de guerre de Gilberto qui s'occupe de lui. Rien n'est facile pour eux, mais ils luttent à leur manière, c'est aussi ce que montre fort bien cet excellent roman qui allie suspense et action.

Christian ROINAT

Vladimir Hernández, *Indomptable*, traduit de l'espagnol (Cuba) par Olivier Hamilton, éd. Asphalte, 256 p., 21 €.



Juan Carlos Méndez Guédez

Le Venezuela et ce qu'il s'y passe quotidiennement est devenu un sujet aussi délicat que Cuba dans les années 1990. On s'enflamme dans un camp et dans l'autre, et il est bien difficile, depuis l'Europe, de se faire une opinion. Juan Carlos Méndez Guédez, qui vit à Madrid depuis 1996, a une vision tranchée de l'actualité vénézuélienne et ne la cache pas. Il la partage avec humour dans son roman *Les valises*, publié en Espagne en 2014.



© DR

Même le prénom du malheureux héros est un ratage : son père a voulu appeler son fils Donizetti en hommage à un air d'opéra qui lui avait tellement plu, mais il a confondu, l'air était de Puccini... Donizetti est un piètre amant. Sa « liaison », si l'on peut dire, avec une autre paumée, Marjorie, est une succession quasi homérique d'échecs, que cela se passe dans une miteuse chambre d'hôtel ou sur un parking, ses mérites en tant qu'époux ou que père restent à prouver, mais dans l'ensemble c'est un brave homme. Il est rédacteur dans une agence de presse de Caracas. En fait, il y a été parachuté, tout comme son chef, un colonel qui n'a rien oublié de ses belles années militaires (il continue de convoquer les réunions de rédaction par de tonitruants « RÉÉÉ DAAAC TEUURS AU RAAA PPOORT ! ») et n'a pour fonction que de vérifier que la ligne éditoriale est toujours bien parallèle à la politique de l'État.

L'activité secondaire mais lucrative de Donizetti consiste à livrer des valises dont il ignore le contenu dans un endroit ou un autre du monde qu'on lui indique par des instructions sibyllines : il les récupère dans des lieux divers de Caracas et les remet à Genève ou à Rome, obéissant aveuglément et sans rien savoir

ni comprendre à des ordres donnés par on ne sait qui. C'est un pays bien malade que décrit Juan Carlos Méndez Guédez, un pays dominé par une violence gratuite et omniprésente, la surveillance généralisée de chacun, la présence inquiétante de quelques Cubains influents et, plus grave encore, l'acceptation au moins apparente de tous, la soumission à ce poids

nommé le Processus, qui écrase le citoyen au point que les écoles primaires ont prévu une caisse de solidarité interne pour financer les rançons éventuellement demandées par un preneur d'otage, dans le cas où l'otage serait un enfant.

Soumis, Donizetti l'est, il obéit en tout : il obéit quand, à l'autre bout du monde, il doit se rendre dans des endroits bizarres, il obéit quand il rédige - rarement - des articles qui n'ont rien de personnel, puisqu'il doit suivre un modèle qu'on lui a fourni pour s'adapter aux ordres venus de plus haut. Plus haut, c'est un sombre nuage noir, des militaires, des proches du pouvoir, quelques Cubains dont on n'arrive pas à distinguer quelles relations, amicales ou hostiles, ils peuvent avoir entre eux, ce qui ne fait qu'exacerber le sentiment de danger perpétuel. Pourtant, pour Donizetti, le moment arrive où c'en est trop... Juan Carlos Méndez Guédez n'est de toute évidence pas un amoureux du régime chaviste. Ce qu'il montre de son pays et de sa capitale ne donne pas envie d'aller y séjourner. Mais ce qu'il nous décrit est le décor idéal pour des aventures parmi des espions, des mafieux, des truands et des politicards manipulateurs et manipulés, aventures qui permettent à deux hommes vaincus de se révéler à eux-mêmes en résistant.

Christian ROINAT

Juan Carlos Méndez Guédez, *Les valises*, traduit de l'espagnol (Venezuela) par René Solis, éd. Métailié, 268 p., 21 €.



María Isabel Mordojevich

Par ce roman, la Chilienne María Isabel Mordojevich nous fait plonger, autour du coup d'État du 11 septembre 1973, dans l'horreur d'une école de torture destinée à former de jeunes officiers. Puis, dans une seconde partie située dans les années 2000, l'auteure aborde les réactions des proches des militaires, mères, femmes, qui n'avaient rien vu, ni rien su. Elle est une des douze écrivains invités aux prochaines Belles Latinas en octobre 2018.

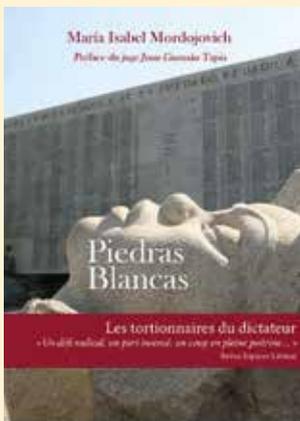


© DR

Les premières pages nous propulsent donc en 1973 : de jeunes recrues, officiers et sous-officiers, sont rassemblées autour du terrible major Davila. Ces jeunes gens portaient leur idéal de militaire chilien : servir la Patrie, se battre et mourir pour la Patrie ; on leur demande d'apprendre à torturer pour la Patrie !

L'auteure les regarde, analyse leurs réactions, essaie de saisir leur stupéfaction, leur hésitation, leurs angoisses : en prenant des exemples bien choisis, cruauté révélée dans l'action, remords ou perversité, elle fait ressortir nombre d'aspects de l'âme humaine plongés dans des circonstances exceptionnelles. Elle reconstitue leur passé, nous donne des clés pour les comprendre, mais à aucun moment elle ne les juge, ni ne les excuse.

Elle dresse aussi un portrait glaçant de leurs chefs, un trio de pervers, sadiques dignes des pires nazis ; ils ne cessent de répéter à leurs exécutants qu'il faut avoir deux vies opposées, à l'extérieur et dans les salles de torture. Ils les gardent sous leur coupe et les entraînent vers les pires abjections. Elle montre également quatre victimes et leur passé, leur vie d'avant l'enfer : en n'éluant pas l'horreur, par exemple dans des scènes de torture décrites avec un réalisme sans fard, elle met face à face bourreaux et victimes. Deux militants, Álvaro et la jeune Blanca, alors âgée de 15 ans, extirpée de son lycée devant des dizaines de témoins, violée, salie pendant des jours et des jours, finiront exilés à Paris, anéantis physiquement. Et dans une seconde partie, l'auteure aborde trente ans plus tard les réactions des proches des tortionnaires.



Avec la même technique que pour les militaires, elle fait parler certaines mères, épouses qui ne comprennent pas, ont du mal à croire ce qu'on leur révèle sur leur fils, leur mari. Les juges travaillent mais se posent des questions sur la complexité de la nature humaine. L'interrogatoire d'un des officiers nous est retransmis avec les réflexions et l'effarement du juge devant un tel être. Les pensées de l'aumônier qui épaulait et reconfortait les militaires nous glacent d'horreur. Le témoignage des victimes survivantes qui ont réussi à surmonter leur cauchemar et à continuer à vivre nous montre leur relative victoire sur leurs bourreaux.

On ne peut quitter ce livre sans parler d'un personnage intéressant, extérieur à la torture, qui intervient au début et à la fin : Ricardo, financier, entrepreneur, vise l'enrichissement personnel et ne se mêle pas de politique, il se lave les mains des horreurs perpétrées par les militaires, ne se sent pas concerné ni responsable, mais se réjouit cyniquement d'y avoir gagné sa fortune. Il est le prototype de ces hommes d'affaires qui tirent les ficelles, se sont servi de tous, renvoyant dos à dos militaires aveuglés par la haine et « *subversifs fanatiques* ». Voilà les véritables responsables impunis, vautours dans l'ombre du pouvoir, qui ont su manipuler politiques et militaires, et que l'on retrouve à toutes les époques et en n'importe quel point du globe.

Cette fiction donc, inspirée de lieux et de faits réels, de témoignages cités en annexes, aborde de façon très originale et très intelligente l'horreur de cette dictature en traitant ce douloureux sujet sous l'angle des apprentis tortionnaires au tout début du coup d'État et de leurs maîtres en l'art de terroriser et de briser la résistance. Parti pris littéraire osé, mais tout à fait réussi ! Le juge Juan Guzmán Tapia (qui a mis Pinochet en examen) ne s'y est pas trompé : il a préfacé le livre.

Louise LAURENT

María Isabel Mordojevich, *Piedras Blancas*, éd. Ovidia, 219 p., 20 €.



Andrés Neuman

Si on lui parle de sa carrière, Andrés Neuman se hérise : ce mot ne veut rien dire du tout pour lui. Et il le prouve en publiant peu mais en se payant le luxe de soigneusement réviser une nouvelle édition d'un roman ancien : c'est le cas pour ce *Bariloche*, écrit entre 1996 et 1999 (il avait alors 19 ans !) et revu en 2015, ou pour *Una vez Argentina* qui s'est vu augmenté d'une bonne cinquantaine de pages dans son édition de 2014.



© 2016 Larry D. Moore

D'un roman à l'autre, il change de ton, de genre, de style. Et à chaque fois, il impose son immense talent. *Bariloche* était donc sa première œuvre narrative. Elle nous arrive enfin en français. Vider les poubelles dans un petit jour humide et froid à Buenos Aires et être ébloui en rêve par la splendeur de paysages naturels au pied des Andes, près de la ville de Bariloche, tel est le lot de Demetrio. Il vit seul, n'a comme « ami » que son collègue du camion à ordures, Negro, et passe ses heures libres à recomposer un puzzle qui représente des prairies fleuries, des montagnes et le ciel.

C'est son évasion. Et c'est plus que cela. Entre la vie maussade de Demetrio, de Negro et de quelques autres tout aussi misérables apparemment, et l'éden des montagnes enneigées, se développent les souvenirs d'adolescence de Demetrio, ses peurs et ses émois. Le passage d'un univers à l'autre se fait tout naturellement. Les contingences matérielles deviennent une belle occasion de rêver, de s'évader, d'écrire. Rêver, s'évader, écrire, Andrés Neuman le fait prodigieusement, transformant et sublimant ce qui

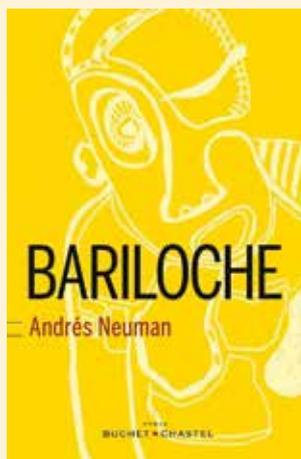
pourrait être une banale mise en abyme en un mouvement perpétuel, les pièces du puzzle se retrouvant dans le passé comme dans le présent, les limites sont abolies entre passé et présent, entre réalité mesquine et prosaïque et évocation immatérielle, peut-être idéalisée, mais qui mérite d'être ressentie comme ayant été ou comme étant vécue. Les personnages, tous, sont (comme toujours chez Neuman)

d'une humanité absolue, tout le contraire de la perfection mais émouvants dans leur sincérité, dans leur faiblesse et surtout dans la lueur optimiste qu'ils portent en eux. Peut-on mieux qu'Andrés Neuman, décrire le quotidien des petites gens, mensonges et trahisons compris, tout en gardant un perpétuel émerveillement envers l'être humain ?

Ces aventures, qui n'en sont pas vraiment (chaque jour faire la tournée des rues et finir à la décharge municipale...) se lisent d'un trait, on est plus que proches de Demetrio, de la femme de Negro ou du mendiant qui couche dans l'entrée d'un immeuble, on est eux, la façon de raconter y est pour beaucoup. Le style et le ton changent à chaque chapitre (toujours le puzzle !), la poésie fait place à l'argot. Par les mots et les images, le ramassage des ordures dans une ville où « *l'aube avait progressé laborieusement* » devient de la beauté, de la délicatesse, de la légèreté. Et la traduction d'Alexandra Carrasco rend parfaitement la virtuosité de l'auteur, dont il est essentiel de souligner qu'il avait à peine vingt ans quand il a conçu ce premier roman. On a du mal à se le rappeler devant tant de maîtrise et de maturité. Cette première œuvre était prometteuse : dès 2000, Roberto Bolaño le disait « *touché par la grâce* ». Et la promesse a été tenue : il faut absolument lire et relire tout Neuman !

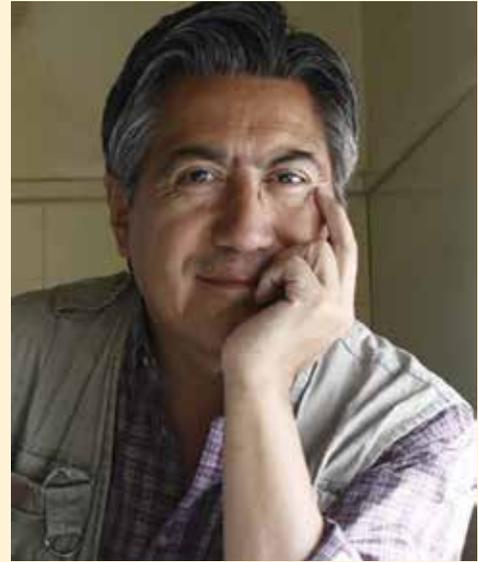
Christian ROINAT

Andrés Neuman, *Bariloche*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Alexandra Carrasco, éd. Buchet-Chastel, 184 p., 18 €.



Alfredo Pita

1970 : fondation de Sentier lumineux (Partido Comunista del Perú – Sendero luminoso) par Abimael Guzmán. 1980 : Sentier lumineux se lance dans l'action de « guerre populaire ». 1983 : des journalistes sont massacrés à Uchuraccay. 1989 : Vicente Blanco fait la connaissance de Rafael Pereyra, journaliste péruvien qui vit à Paris. 1991 : Vicente a convaincu son journal espagnol de lui confier un long reportage sur la guérilla au Pérou, il s'installe à Ayacucho, le foyer principal de la lutte où il restera plusieurs mois.

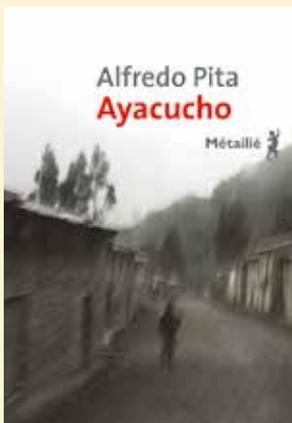


© L. Hubert

C'est un peu par hasard, à partir de sa rencontre avec Rafael, que Vicente s'intéresse à ce qui se passe au Pérou et qu'il veut essayer de découvrir la réalité de Sentier lumineux. Il enverra des articles à son journal de Bilbao. Il découvre une ville en état de siège, avec couvre-feu quotidien et le soupçon constant d'être vu ou entendu. Il se rend compte très vite que ses mouvements sont surveillés de près, les militaires qu'il rencontre se font un plaisir de le lui faire comprendre. Dès les premiers jours, il a l'occasion de découvrir sa première victime de « la violence ». Qui a tué les journalistes en 1983 ? Qui a tué cet homme en 1991 ? L'armée ? Les paysans du lieu, pris entre deux feux ? Sentier lumineux ? Vicente, l'étranger potentiellement gênant pour les autorités représentées par la délégation militaire envoyée de Lima, par un vieil universitaire réactionnaire au point de souhaiter un « nettoyage » ethnique efficace et par l'évêque de la ville, entame une enquête très encadrée.

Ayacucho, « le coin des morts » en quechua. Ironie de l'histoire. La bataille de 1824, véritable guerre civile entre ceux qui restaient loyaux à la couronne espagnole et ceux,

parfois des cousins ou des frères, qui étaient séduits par les idées nouvelles, l'indépendance, la liberté, racontées par un vieux juriste local, prennent des airs d'un récit digne de Chateaubriand, et on est pourtant à la fin du XX^e siècle. C'est un récit nécessaire, malgré les deux siècles qui nous séparent, car l'enchaînement des faits historiques ne s'arrête plus, entre l'indépendance du Pérou et l'actualité.



Une violence irrationnelle (celle de Sentier lumineux) tente d'anéantir une autre violence irrationnelle (celle des militaires), c'est ce que découvre le journaliste, pour lequel se pose un autre problème : que dire, et comment le dire, à ses compatriotes, les lecteurs espagnols, tellement éloignés du conflit ? Et puis, comment naviguer parmi ces inconnus, journalistes locaux eux-mêmes menacés en permanence, simples citoyens vivant chaque jour au cœur de cette « violence irrationnelle », autorités certaines de leur puissance implacable ou jeune prêtre d'origine espagnole, bras droit de l'évêque qui, lui, est un membre actif de la terrible Opus Dei ? Peu à peu, Vicente se coule dans la réalité multiple de la ville et découvre les complexes ressorts du pouvoir à l'échelle locale, mais en lien étroit avec Lima. D'abord, il découvre, puis tout s'accélère : la violence, l'horreur jusque-là pressenties éclatent en plein jour.

Il y a un moment, au cœur du roman, où Vicente se dit que pour lui, après des semaines passées à Ayacucho, « l'exotisme s'est dissipé ». Il se passe exactement la même chose pour le lecteur : tout ce qu'il pouvait savoir de cette époque de l'histoire du Pérou, enthousiasme romantique dévoyé ou pure horreur, s'est estompé, et sa vision est devenue celle de ceux qui ont vécu cela au quotidien. Il faut rendre hommage à Alfredo Pita d'avoir su aller aussi loin dans une analyse aussi complexe, mais de l'avoir fait dans un récit à la fois limpide et passionnant. On connaissait, en théorie, ce qui s'est passé au Pérou dans les années 1980. Avec Ayacucho, on l'a vécu de près.

Christian ROINAT

Alfredo Pita, *Ayacucho*, traduit de l'espagnol (Pérou) par René Solis, éd. Métailié, 384 p., 22 €.



Martín Solares

Récit impitoyable, désabusé, drôle, dans la grande tradition du roman noir, les témoins sont convoqués, on les fait parler et mentir. Police corrompue, services secrets partisans, meurtres, enlèvements, bandes rivales sont une allégorie du Mexique contemporain. *N'envoyez pas de fleurs*, du Mexicain Martín Solares, invité de nos Belles Latinas d'octobre prochain et du festival international des littératures policières de Toulouse.



© DR

La Eternidad, port et plage dans l'État de Tamaulipas. Carlos Treviño, ex-policier retiré, bien qu'il n'ait qu'une trentaine d'années, patron à présent d'un hôtel pour touristes étrangers, est « convoqué » par Rafael De León, magnat du coin, et Don Williams, consul des États-Unis, et prié, avec arguments sonnants, trébuchants et sentimentaux, de reprendre du service. Il s'agit de tenter de retrouver Cristina, la fille de De León, disparue un jour et demi plus tôt, probablement enlevée, même si aucune rançon n'a encore été demandée. Dans un décor désespérant (les magasins et les restaurants ont fermé, criblés de balles, et ceux qui continuent de fonctionner baissent leur rideau de fer avant la tombée de la nuit), Treviño entame son enquête, hors de tout contact avec la police officielle, dont on ne sait pas si elle est impliquée. Au temps où il était policier, Treviño faisait figure de mouton noir parmi ses collègues, trop indépendant par rapport au douteux commissaire Margarito qui avait fini par lui faire donner une belle raclée par ses propres collègues. Depuis, on ne cherche même plus à sauver les apparences au commissariat, comme le dit un personnage.

Le temps passe, Cristina peut être exécutée à tout moment, Treviño fait avancer son enquête, surveillé de près ou carrément poursuivi par les deux cartels principaux du coin, et aussi par les flics officiels qui le font « officiellement » passer pour un criminel de plus. Il reste pourtant des gens honnêtes à La Eternidad, le mot honnête étant encore plus relatif qu'ailleurs.

La dégradation générale est récente, et donc elle peut régresser avec la même rapidité : autant d'étincelles qui empêchent ce roman noir, vraiment très noir, de l'être absolument. On est loin d'une caricature, ce qui renforce le malaise. La violence endémique aurait pu stagner au sud du Mexique, au Chiapas ou dans l'État de Guerrero, avec le mouvement zapatiste et l'Armée populaire révolutionnaire, c'est pourtant au Nord qu'elle s'est répandue, entre 2006 et 2010.

La mauvaise entente entre les gouverneurs des États et le gouvernement fédéral n'a pas arrangé la situation, surtout si l'on sait que tous les gouverneurs sont sous mandat d'arrêt national ou international. Ce qui est sûr aussi, c'est qu'à chaque étape de son enquête, la vie de Treviño est directement menacée. Le danger est partout, le suspense ne diminue pas. Le deuxième personnage important du roman est le commissaire Margarito, l'autre côté du miroir. Il permet de voir l'engrenage dans lequel il est lui-même engagé par ses supérieurs politiques (au Mexique, le chef de la police dépend directement du maire), par la situation générale qui s'est institutionnalisée. Martín Solares ne cherche pas à blanchir le policier, il explique très clairement ce qu'il vit au quotidien en dressant un constat, et la conclusion est d'un pessimisme noir.

Les explications que donne Martín Solares sont claires, elles ressemblent, dans le domaine de la pure fiction, à un véritable documentaire et complètent, sans l'alourdir, l'histoire pleine de rebondissements et de violences d'une pègre généralisée.

Christian ROINAT

Martín Solares, *N'envoyez pas de fleurs*, traduit de l'espagnol (Mexique) par Christilla Vasserot, éd. Christian Bourgois, 384 p., 25 €.



Juan Pablo Villalobos

Depuis *Dans le terrier du lapin blanc*, son premier roman paru en France en 2011, on sait que le Mexicain Juan Pablo Villalobos est l'un des meilleurs humoristes actuels. *Personne n'est obligé de me croire*, son dernier livre, prix Herralde en 2016, le confirme une fois encore. Dans son cas, humour est bien synonyme de légèreté, mais n'est pas dénué de réflexion, et ses personnages, fantoches sur certains points, sont des êtres humains capables de nous émouvoir autant que de nous amuser.



© 2012 Larry D. Moore

Le Juan Pablo Villalobos du roman, l'un des protagonistes les plus présents, étudiant mexicain provincial, est entraîné malgré lui dans une sombre affaire par son cousin qui lui-même disparaît très vite de la circulation. Installé à Barcelone pour terminer son master, il est rejoint, via Internet et portables, par une relation douteuse de son cousin et doit se plier à leurs exigences qui le poussent à mener une double, une triple vie. Tout se complique dramatiquement pour lui qui réagit essentiellement par de spectaculaires éruptions cutanées : allergie ou dermatose ? Cette question fondamentale restera posée jusqu'au dénouement.

On croise tout un cortège de personnages plus ou moins attachants, le plus étant souvent un minimum, une Catalane aux dents de travers, des immigrés venus de divers coins du monde pour des raisons variées, une chienne nommée Viridiana, un Sergio Pitot bienveillant et un peu distant, quelques maffieux invisibles.

Et Juan Pablo Villalobos, le vrai, celui de chair et d'os, entrecroise habilement toute une série de thèmes autour de son intrigue, elle-même digne des meilleurs thrillers : le snobisme de certains universitaires et des sujets de thèses qu'ils dirigent, la supériorité affichée de certains Catalans à propos de leur région, la mixité sociale et internationale de la capitale catalane.

L'intrigue se complique, les pistes se multiplient, les personnages se succèdent pour prendre la parole et donner leur point de vue, avec une mention spéciale à Mme

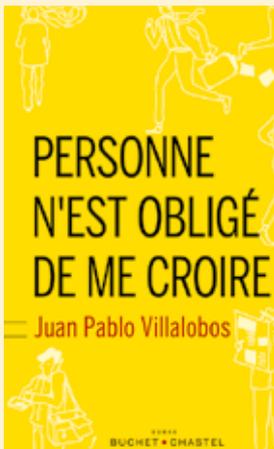
Villalobos mère, redoutable langue de vipère et mère aimante.

L'auteur, le vrai, le seul, égratigne dans la joie les diverses administrations politiques, celles du Mexique, de l'Union européenne, de la Catalogne, la nonchalance des étudiants boursiers internationaux qui finissent, à Barcelone en particulier, par former à eux seuls une espèce de classe sociale à part, un certain nationalisme catalan, et aussi, parodie exige, les ficelles plus ou moins apparentes de beaucoup de ces romans dans lesquels on finit par ne plus rien comprendre, l'auteur ayant voulu montrer la complexité du monde du grand banditisme.

Ce que l'on comprend aisément chez Juan Pablo Villalobos, c'est le côté dérisoire de nos vies, qu'elles soient tranquilles et retirées ou pleines d'inattendu comme celle des personnages de *Personne n'est obligé de me croire*.

Christian ROINAT

Juan Pablo Villalobos, *Personne n'est obligé de me croire*, traduit de l'espagnol (Mexique) par Claude Bleton, éd. Buchet-Chastel, 288 p., 20 €.





© Andrés Canepa

Hommage à Pedro Lemebel

Pour l'ouverture du festival Belles Latinas, qui aura lieu le 10 octobre 2018 au Nouveau Théâtre du 8^e, nous proposons une soirée de découverte et d'hommage autour de l'auteur et artiste chilien Pedro Lemebel. Cette soirée sera composée de deux temps : d'abord la performance *Cœurs fugitifs*, issue du projet « PEDRO », mise en scène par Manon Worms, suivie d'une discussion avec l'équipe du spectacle. Artiste visuel, écrivain et chroniqueur à la radio, Pedro Lemebel est né à Santiago du Chili en 1952 et décédé dans la même ville en janvier 2015. Travesti, militant pour les droits des personnes homosexuelles, il est une immense figure populaire au Chili. À travers ses nombreux récits et chroniques, il embrasse un pays entier, le raconte dans tous ses contrastes, traversant la dictature militaire, ses crimes, et ses séquelles sociales, politiques et humaines. Sa voix est la mémoire vivante d'une société-mosaïque, construisant par des récits une galerie de portraits du Santiago résistant. Ses phrases et ses images peuplent les murs des villes et les fêtes du Chili.

LE PROJET « PEDRO » UN SPECTACLE DE MANON WORMS

Des chroniques de Pedro s'échappe une constellation d'émotions fugitives que les acteurs saisissent et incarnent, sur scène et en dehors. Mêlant les corps vivants aux images, la performance à l'archive, l'espace du plateau au relief de la ville, le projet « PEDRO » tente de saisir l'empreinte d'un cœur en la colorant dans mille corps. Après avoir été traduites en français, ces chroniques sont mises en scène pour leur donner un écho sur les planches. En explorant la figure de Pedro Lemebel, le projet « PEDRO » déplie nos propres paysages, ceux qui

disent que le désir peut être transgressif, que l'amour est politique, que l'acte de travestissement peut encore être révolutionnaire.

Nous voulons répercuter l'écho de cette voix venue nous toucher si fort aujourd'hui, alors même que nous vivons à des milliers de kilomètres d'elle et dans un tout autre contexte. Nous voulons la faire entendre et découvrir, la faire traverser les corps de celles et ceux d'ici, la propager jusqu'à nous et ce qui nous entoure.

Nous traduisons en français ces chroniques et les mettons en scène pour leur donner un écho dans nos cœurs, dans nos corps et sur nos scènes. Quelque part entre le plus intime et le plus commun.

Des chroniques de Pedro, de sa voix et de ses lettres, s'échappe une constellation de cœurs fugitifs que nous saisissons et incarnons, ensemble, sur scène et en dehors, à partir de nous, de nos désirs de rencontres, de luttes, de transformations.

À travers ses chroniques, lettres, récits, manifestes, publiés dans de nombreux recueils, Pedro Lemebel arpente et embrasse un pays entier, le raconte dans tous ses contrastes, ses cruautés et ses fantaisies, traversant dix-sept ans de dictature militaire, ses crimes et ses séquelles sociales, politiques, humaines. D'interventions publiques en émissions de radio, parlant sous un trait de mascara et une couronne de plumes, de perles ou de cicatrices, sa voix est la mémoire vivante d'une société-mosaïque, construisant par des récits de nuits et de rencontres une galerie de portraits du Santiago queer et résistant, pauvre et indigène, solitaire et multiple. Ses phrases et ses images peuplent encore aujourd'hui les murs des villes, les cœurs et les fêtes du Chili.

En France comme dans le reste de l'Europe, Pedro Lemebel est quasiment inconnu, très peu traduit et très peu édité. Le projet « PEDRO », entamé en 2016, veut combler ce manque. Recherche multiple autour de la figure travestie de Pedro, née sous l'impulsion du choc ressenti à la lecture des textes de Lemebel, l'équipe de Manon Worms cherche à donner à la traduction de cette voix lointaine un écho en différents langages. Des formes performatives, graphiques, visuelles, auditives, créent des trafics entre les genres, les corps vivants et les archives, pour maintenir en liberté cette parole sauvage.

Spectacle-maquillage qui procède par accumulation de différentes couches (traductions, créations de sons, d'images et de jeu) pour fabriquer des visages hybrides et éphémères, « PEDRO » compose des espaces sensibles pluriels, tente de saisir l'empreinte d'un cœur en la colorant dans mille peaux, mille langues, mille secrets, d'ici et de là-bas.

L'éclat subversif contenu dans le mélange de corps qui se rencontrent et se transforment sous les yeux complices d'un regard spectateur se réanime à travers ce dialogue ouvert entre notre présent et cet ailleurs lointain.

La performance présentée au NTH8 pour la soirée d'ouverture du festival Belles Latinas, *Coeurs fugitifs*, est un éclat fugitif du projet « PEDRO », une émeraude éphémère au cours de cette recherche à plusieurs échelles dont l'étape finale de création est prévue pour le début de l'année 2019.

Manon WORMS

Mise en scène : Manon Worms -

Textes : Pedro Lemebel

Collaboration artistique : Marine Garcia-Garnier

Traductions : Leslie Cassagne -

Scénographie, vidéo : Jean Doroszczuk -

Costumes : Cécilia Galli

Son : Rémi Billardon

Contact : manonworms@gmail.com / +33 6 76 77 62 07

© DR



PROGRAMME BELLES LATINAS 2018

MERCREDI 10 OCTOBRE

LYON - OUVERTURE

Nouveau Théâtre du 8° (NTH8)

18 H 30

Hommage à Pedro Lemebel

Dans le cadre de l'ouverture du festival littéraire Belles Latinas, avec la complicité du Nouveau Théâtre du 8° et de **Manon Worms**, un hommage à l'écrivain chilien **Pedro Lemebel** (1900 – 2000).

22 rue du Commandant Pégout, 69008 Lyon
04 78 78 33 30

LYON

Université Jean Moulin Lyon 3

18 H 30

Rencontre avec **Andrés Neuman** (Argentine) pour présenter son roman *Bariloche* publié aux éditions Buchet-Chastel, animée par Sylvie Barata.

Manufacture des Tabacs - 6 cours Albert Thomas,
69008 Lyon - 04 78 78 78 78

JEUDI 11 OCTOBRE

BRON

Université Lumière Lyon 2

14 H

Journée d'études avec l'écrivain argentin **Andrés Neuman**. Rencontre introduite par Sandra Hernández.

Campus Porte des Alpes, 5 avenue Pierre Mendès
France, 69500 Bron - 04 78 69 70 00

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE

Librairie Develay

18 H 30

Rencontre à la librairie Develay avec **Andrés Neuman** (Argentine) animée par Françoise Dubuis et en présence des élèves du lycée Mongré.

1012 rue Nationale, 69400 Villefranche-sur-Saône
04 74 65 01 49

VENDREDI 12 OCTOBRE

BIARRITZ

Médiathèque - Salon América

16 H

Rencontre avec l'Argentin **Andrés Neuman** pour présenter son roman écrit en 1999, *Bariloche*, traduit en français aux éditions Buchet-Chastel.

2 rue Ambroise Paré, 64200 Biarritz - 05 59 22 28 86

SAMEDI 13 OCTOBRE

GRENOBLE

Bibliothèque internationale

10 H 30

Rencontre avec le Vénézuélien **Juan Carlos Méndez Guédez** pour présenter *Les Valises*, animée par Olga Barry.

6 place de Sfax, 38000 Grenoble - 04 38 12 25 41

LYON

SambAniO 2018 : projet social et musical

12 H

Après une première édition réussie en 2016, le **festival SambAniO** est de retour à Lyon. Les TambAs, ce sont des jeunes de 12 à 20 ans, scolarisés à l'Institut médico-éducatif Le Grapillon à Sainte-Foy-Lès-Lyon. Des musiciens, avant d'être porteurs de déficience intellectuelle. Ensemble, ils ont monté une batterie de percussions brésiliennes, une **batucada**. Participation amicale de la romancière brésilienne **Guiomar de Grammont**.

Contacts : sambanio69@gmail.com ; Alexis
Jeanjean : 06 88 57 69 46 ; Éric Bron : 06 19 17 83 57

WEEK-END 13-14 OCTOBRE

SAINT-ÉTIENNE

Lire en Fête

Créée en 1986, la Fête du livre de Saint-Étienne vous propose un événement de grande dimension ouvert à tous. Des animations, expositions, ateliers, spectacles, des conférences et des auteurs invités de tous genres littéraires. Le parrain de cet édition 2018 : **Michel Bussi**. L'écrivain Mexicain **Juan Pablo Villalobos** présentera son nouveau roman *Personne n'est obligé de me croire*. Rencontre animée par Christian Roinat.

Place de l'Hôtel de Ville, 42000 Saint-Étienne
04 77 49 39 00

LUNDI 15 OCTOBRE

NÎMES

Université de Nîmes

15 H

Lecture du livre *Ayacucho* par l'écrivain péruvien **Alfredo Pita**.

Présentation par Sabine Coudassot-Ramirez.

5 rue du Dr Georges Salan, 30000 Nîmes
04 66 36 46 46

MONTPELLIER

Université Paul Valéry

17 H

Rencontre avec l'écrivain mexicain **Martín Solares** autour de son dernier roman en français *N'envoyez pas de fleurs* aux éditions Christian Bourgois. Modérateur : Karim Benmiloud.

Route de Mende, 34090 Montpellier - 04 67 14 20 00

LYON

Espace culturel latino-américain

18 H 30

Impromptu en V.O. sur les pentes de la Croix-Rousse avec **Juan Pablo Villalobos** pour présenter son dernier roman, *Personne n'est obligé de me croire*, éd. Buchet-Chastel. Modérateur : Olga Barry.

4 rue Diderot, 69001 Lyon - 04 78 29 82 00

VILLEURBANNE

Institut national des sciences appliquées (AMERINSA)

19 H

Rencontre avec **María Isabel Mordojovich** (Chili) pour présenter son nouveau roman *Piedras Blancas* publié aux éditions Ovadia. Modérateur : Vincent Condat.

20 avenue Albert Einstein, 69100 Villeurbanne
04 72 43 64 38

MARDI 16 OCTOBRE

NEUVILLE-SUR-SAÔNE

Médiathèque Jacques Brel

18 H 30

Rencontre avec le Péruvien **Renato Cisneros** autour de son roman *La distance qui nous sépare* (éd. Christian Bourgois). Modérateur : Françoise Dubuis.

5 place Villeroy, 69250 Neuville-sur-Saône
04 78 91 21 40

MONTPELLIER

Librairie Géosphère

19 H 30

L'association *Les Collecteurs* vous invite à recevoir **Martín Solares** pour une discussion conviviale autour de son œuvre, suivi par un apéro-dédiace. Modérateur : Paula Cadenas.

Rue Fabri de Peiresc, 34090 Montpellier - 04 99 06 86 29

LYON

Instituto Cervantes

18 H 30

Rencontre en espagnol avec les écrivains **María Isabel Mordoiovich** (Chili) et **Alfredo Pita** (Pérou), qui partageront des expériences liées aux actualités latino-américaines qui se traduisent dans leurs livres.

58 montée de Choulans, 69005 Lyon - 04 78 38 72 41

LYON

Librairie La Virevolte

19 H

Dialogue entre l'écrivain français **Pierre Ducrozet** et l'écrivain mexicain **Juan Pablo Villalobos**, suivi d'une séance de dédicaces. Modérateur : Maurice Nahory.

4 rue Octavio Mey, 69005 Lyon - 04 78 39 41 57

MERCREDI 17 OCTOBRE

ÉCULLY

École centrale

12 H

Journée d'études avec l'écrivain péruvien **Renato Cisneros**. Rencontre animée par Nathalie Pastor et Rosario Gomez.

36 avenue Guy de Collongue, 69134 Écully
04 72 18 60 00

SAINT-ÉTIENNE

Université Jean Monnet

14 H 30

Rencontre organisée à la bibliothèque universitaire avec les écrivains **Juan Carlos Méndez Guédez** (Venezuela) et **Vladimir Hernández** (Cuba). Modérateur : Christian Roinat.

10 rue Tréfilerie, 42100 Saint-Étienne
04 77 42 17 00

LILLE

Université Lille 3

15 H

Journée d'études avec l'écrivain mexicain **Martín Solares**. Modérateur : Cathy Fourez.

53 rue du Molinel, 59000 Lille - 03 20 96 43 43

LYON

Mairie du 1^{er} - Salle du conseil municipal

18 H 30

Dialogues franco-latins entre les écrivains **Laure Limongi** (France), **María Isabel Mordoiovich** (Chili) et **Alfredo Pita** (Pérou). Modérateur :

Marián Semilla Durán. En présence de Nathalie Perrin Gilbert, maire du 1^{er} arrondissement de Lyon.

2 place Sathonay, 69001 Lyon - 04 72 98 54 04

SAINT-ÉTIENNE

Médiathèque Tarentaize

19 H

Rencontre avec les écrivains **Juan Carlos Méndez Guédez** (Venezuela) et **Vladimir Hernández** (Cuba). Modérateur : Christian Roinat.

24 rue Jo Gouttebauge, 42000 Saint-Étienne
04 77 43 09 77

PARIS

Maison de l'Amérique latine

19 H

La Tribune des Fictions présentera le dernier roman en français de **Juan Pablo Villalobos**, traduit par Claude Bleton. Modérateur : Patrick Straumann.

217, bd St-Germain, 69007 Paris - 01 49 54 75 00

JEUDI 18 OCTOBRE

LYON

Université Jean Moulin Lyon 3

16 H

L'écrivain péruvien **Renato Cisneros** présentera son roman *La distance qui nous sépare* paru aux éditions Christian Bourgois. Modérateur : Alice Pantel.

6 cours Albert Thomas, 69008 Lyon - 04 78 78 70 86

LILLE

Librairie V.O.

18 H

Martín Solares, écrivain mexicain, présentera son roman *N'envoyez pas de fleurs* publié aux éditions Christian Bourgois.

53 rue de Molinel, 59000 Lille - 03 20 14 33 96

ROANNE

Médiathèque municipale

18 H 30

Guiomar de Grammont (Brésil) présentera son roman *Les Ombres de l'Araguaia* paru aux éditions Métailié. Modérateur : Christian Roinat.

30 avenue de Paris, 42300 Roanne - 04 77 23 71 50

DOLE

Librairie Passerelle

18 H 30

Rencontre-dédicace avec **Vladimir Hernández** (Cuba) pour présenter son roman *Indomptable* publié aux

éditions Asphalte. En partenariat avec *Les amis des Belles Latines* de Dole.

16 bis rue de la Sous-Préfecture, 39100 Dole
03 84 72 88 53

LYON

Opéra - Grande salle

20 H

Porteños de Buenos Aires à Valparaíso avec Melingo (Argentine) et Bloque Depresivo (Chili). Production Underground Opéra de Lyon avec le soutien de Belles Latinas.

Réservations : 04 69 85 54 54
billetterie@opera-lyon.com

VENDREDI 19 OCTOBRE

LYON

Bibliothèque municipale

18 H 30

Rencontre avec les écrivains péruviens **Renato Cisneros** et **Alfredo Pita** autour des romans *La distance qui nous sépare* et *Ayacucho*. Modérateur : Maurice Nahory.

30 boulevard Marius Vivier Merle, 69003 Lyon
04 78 62 18 00

SAMEDI 20 OCTOBRE

CORBAS

Centre Le Polaris

10 H 30

Renato Cisneros, écrivain péruvien, présentera son roman *La distance qui nous sépare* publié aux éditions Christian Bourgois. Modérateur : Olga Barry.

5 avenue de Corbetta, 69960 Corbas - 04 72 51 45 55

MERCREDI 21 NOVEMBRE

ÉCULLY

Médiathèque municipale

18 H 30

En résonance aux Belles Latinas, rencontre avec **Alfredo Pita** (Pérou) dans le cadre du festival *Cin'Écully - ¿Qué Tal?*. Modérateur : Olga Barry.

1 avenue Edouard Aynard, 69130 Écully
04 72 18 10 02

Ce programme est susceptible de connaître des modifications. Il sera cependant régulièrement mis à jour sur notre site espaces-latinos.org, ainsi que dans nos newsletters hebdomadaires pour lesquelles l'inscription est gratuite.

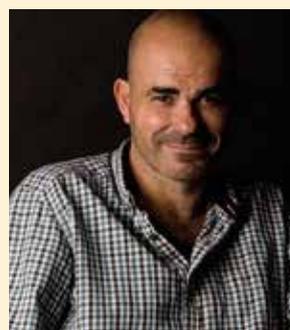


Actualités littéraires 2019

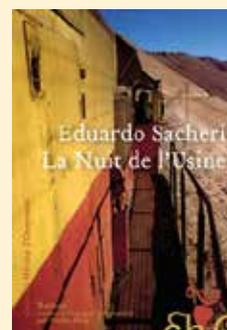
Depuis que nous avons achevé la sélection des auteurs invités au festival littéraire Belles Latinas d'octobre prochain, nous avons suivi l'actualité littéraire en français des auteurs latino-américains, dont certains sont déjà pressentis pour participer aux 18^e Belles Latinas en octobre 2019. Tous ces ouvrages sont en librairie, et présentés sur notre site et dans nos newsletters hebdomadaires.



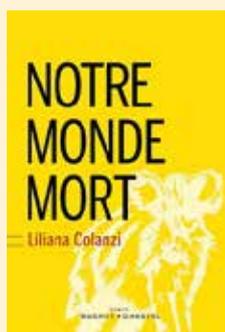
Aura Xilonen (Mexique)
Gabacho, éd. Liana Levi



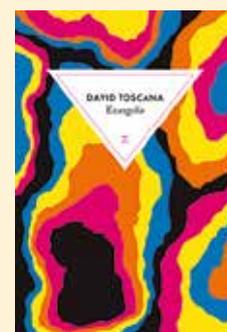
Éduardo Sacheri (Argentine)
La Nuit de l'Usine, éd. Héloïse d'Ormesson



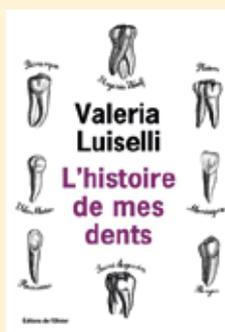
Liliana Colanzi (Bolivie)
Notre monde mort, éd. Buchet Chastel



David Toscana (Mexique)
Evangelia, éd. Zulma

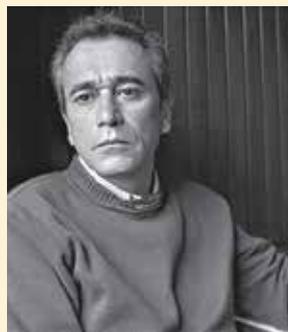


Valeria Luiselli (Mexique)
L'histoire de mes dents, éd. L'Olivier



Boris Quercia (Chili)
La légende de Santiago, éd. Asphalté





Lina Meruane (Chili)

Un regard de sang, éd. Grasset

Evelio Rosero (Colombie)

Juliana les regarde, éd. Métailié

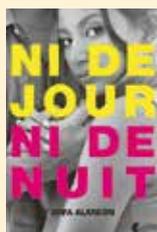


Alberto Barrera Tyszka (Venezuela)

Les derniers jours du Commandant, éd. Gallimard

Pedro Mairal (Argentine)

L'Uruguayenne, éd. Buchet Chastel



Orfa Alarcon (Mexique)

Ni de jour ni de nuit, éd. Asphalte

Klester Cavalcanti (Brésil)

492. Confessions d'un tueur à gages, éd. Métailié

Andrea del Fuego (Brésil)

Les miniatures, éd. Aube





© Manolo S. Urbano

ROBERTO BOLAÑO

Soucieuse d'associer la réflexion critique à la création contemporaine, la revue *Europe*, fondée en 1923 sous l'égide de Romain Rolland, paraît sept fois par an. Elle s'attache à publier régulièrement des « Cahiers de création » qui font place à des nouvelles, des proses et des poèmes inédits d'écrivains français et étrangers. Chaque livraison de la revue propose également une série de « Chroniques » consacrées à l'actualité du roman, de la poésie, du théâtre, de la musique, du cinéma et des arts plastiques. Enfin, les « Notes de lecture » viennent compléter ce large panorama de la vie littéraire et culturelle. *Europe* a consacré son dernier numéro, paru en juin dernier, à l'écrivain chilien Roberto Bolaño.

Figure majeure de la littérature contemporaine, Roberto Bolaño (1953-2003) est aujourd'hui devenu une légende. Son œuvre est traduite dans le monde entier et son rayonnement ne cesse de s'étendre. Né au Chili où il passa son enfance et une partie de sa jeunesse, Bolaño prit le chemin de l'exil au lendemain du coup d'État de 1973 et vécut d'abord au Mexique, puis en Espagne à partir de 1977.

Tout en exerçant divers métiers pour survivre – groom ou veilleur de nuit dans un camping –, il écrivait et lisait sans trêve. Poursuivant son chemin dans la pénombre pendant des années, il accéda soudain à une large reconnaissance avec *Les Détectives sauvages*. Paru en 1998, ce roman allait devenir un livre culte, tout comme *2666*, chef-d'œuvre publié un an après sa mort et la dispersion de ses cendres dans la Méditerranée.

Bolaño s'est toujours perçu comme un homme qui se consacrait entièrement à la poésie et le meilleur de son œuvre résulte d'un transvasement des genres : partant

du récit, il recrée les conditions qui permettent l'acte poétique.

Dans ses nouvelles et ses romans où s'enchevêtrent génialement les intrigues, la figure narrative dominante est le poète lui-même : le chercheur hétérodoxe du réel, le détective sauvage. Bolaño a déclaré que tout ce qu'il avait écrit était dans une large mesure une lettre d'amour et d'adieu à sa génération. L'amour fidèle porté à une geste juvénile, le rêve de la poésie toujours recommencée se font roman de formation, récit d'heurs et de malheurs, désopilante désolation critique face aux inéluctables leurres qui guettent les avant-gardes littéraires et politiques, affirmation de la nécessité du combat artistique, inlassablement voué à la défaite face à l'horreur mais indispensable et vital.

L'œuvre de Roberto Bolaño serait-elle en fin de compte une immense et paradoxale élogie ? Repoussant les « passions tristes », elle dispense une énergie qui nous tient en éveil dans la profonde joie de lire.

Europe

« Roberto Bolaño », *Europe*, n° 1070-1071-1072, juin/juillet/août 2018

europa

revue littéraire mensuelle



Roberto Bolaño

juin-juillet-août 2010

UN TYPE AVEC UNE ÉTRANGE PRÉDISPOSITION À SURVIVRE

J'aurais dû être détective privé et à l'heure qu'il est, je serais certainement déjà mort. Je serais mort à Mexico, à 30 ans ou à 32 ans, tué par balle dans une rue, et cela aurait été une belle mort et une belle vie.

On sait qu'une étoile continue de briller après sa mort. Quinze ans se sont écoulés depuis la mort prématurée de Roberto Bolaño des suites d'une maladie hépatique mais l'écrivain ne s'est jamais vraiment tu et sa voix ne semble pas épuisée. Outre les romans ou les recueils qui l'avaient fait connaître, Bolaño a laissé, après sa disparition, une constellation de textes, à des stades d'achèvement très divers, qui ont été publiés à titre posthume. Si l'on inclut *Conseils d'un disciple de Morrison* à un fanatique de Joyce, écrit à quatre mains avec Antoni García Porta, et Bolaño por sí mismo, anthologie d'entretiens éditée au Chili par Andrés Braithwaite, onze livres ont ainsi été publiés depuis la mort de l'écrivain chilien en juillet 2003 – onze livres de facture et d'extension variées : romans, nouvelles, chroniques, articles, poésie, entretiens, ébauches de récits.

Il convient de préciser qu'au moment de la disparition de Bolaño certains de ces textes étaient prêts – ou quasiment prêts – pour la publication, ainsi *Le Gaucho insupportable*, recueil que l'écrivain venait de remettre à son éditeur Jorge Herralde, ou l'impressionnant et monumental *2666*, que corrigeait encore Bolaño quelques jours avant sa mort, et qui parut en Espagne en novembre 2004. Même si l'on peut imaginer que Bolaño aurait encore travaillé à *2666*, le résultat n'aurait sans doute pas varié de façon très significative.

L'anthologie *La Universidad desconocida* (2007), où se trouve rassemblée une grande partie de la poésie de Bolaño, constitue une publication essentielle qui offre un intérêt « archéologique » et nous dévoile les différentes strates de la création poétique de l'auteur. Cet ouvrage aurait pu être publié dès 1993 mais Bolaño ne s'était pas résolu à le faire paraître dans sa totalité et avait préféré le fractionner en publiant *Trois* et *Les Chiens romantiques*. Deux ouvrages posthumes s'apparentent aussi à des ouvrages anthologiques : *Entre parenthèses* (édition d'Ignacio Echevarría) réunit ainsi nombre d'articles, chroniques, prologues et discours tandis que Bolaño por sí mismo rassemble les principaux entretiens que l'écrivain avait accordés.

Ces livres sont importants et ils permettent aux lecteurs de dresser une cartographie des goûts, des positions, des batailles de Bolaño. D'autres textes, tels *Le Secret du mal*, *Le Troisième Reich* ou plus récemment *Los sinsabores del verdadero policía* (2011), *El espíritu de la ciencia-ficción* (2016), *Sepulcros de vaqueros* (2017) ont été extraits des vastes archives de Bolaño. Si ces livres peuvent sembler

relever davantage de l'exploration du laboratoire littéraire de l'auteur, leur intérêt est indéniable et ils participent d'une mise en perspective de l'œuvre de l'écrivain chilien. Dans un récent article, le critique et écrivain argentin Diego Gándara soulignait que l'apparition d'un nouvel inédit de Bolaño – « un classique du XXe siècle », comme l'appelait Jorge Herralde, longtemps son éditeur – est toujours un événement intéressant, par-delà toutes les polémiques ou les interrogations sur la pertinence de sa publication, car il nous permet de lire une œuvre ouverte mais aussi une œuvre fractale qui, plus qu'une continuité, révèle une unité de thèmes, de motifs, de procédés qui réapparaissent dans tous ses livres.

À la question qu'on lui posait en 2002 « Qui est Roberto Bolaño, selon Roberto Bolaño ? », l'écrivain chilien avait répondu : « De Bolaño on a dit à peu près autant de choses qu'on en a écrites. Qu'il cultive le roman noir, que c'est un héritier du boom, qu'il a du succès, qu'il est le meilleur représentant du roman latino-américain de sa génération, que c'est un polémiste à cause de ses critiques acerbes des écrivains chiliens, et notamment de Luis Sepúlveda et d'Hernán Rivera Letelier. Je ne sais pas qui je suis, et ça m'est égal. Mais je sais ce que je fais et surtout je sais ce que je ne fais pas et ne ferai jamais. L'unique devoir des écrivains est d'écrire bien et, si possible, mieux que bien, de tendre vers l'excellence. Après, en tant qu'individus, les écrivains peuvent bien faire ce qu'ils veulent, je m'en moque. Libre à eux d'être collectionneurs de canettes de bière, passionnés de football, chiens de compagnie de la première dame ou héroïnomanes. »

Souvent interrogé au sujet de son identité nationale, Bolaño répondait en ces termes : « Je suis un écrivain chilien mais un écrivain chilien surtout à contre-courant ; alors, si je ne suis pas un écrivain chilien, qu'est-ce que je suis ? Un écrivain espagnol ? Les écrivains espagnols ne me considèrent pas comme espagnol. Un écrivain mexicain ? Les écrivains mexicains ne me considèrent pas non plus comme mexicain. Un écrivain bolivien ? J'aimerais bien être un écrivain bolivien. Je suis un écrivain de langue espagnole, et pour ce qui est de la littérature, la diviser en pays nous mène à des choses absurdes. » « Ma seule patrie – expliquait-il encore à Mónica Maristain –, ce sont mes deux enfants, Lautaro et Alexandra. Et peut-être, mais au second plan, quelques instants, quelques rues, quelques visages ou scènes ou livres qui sont en moi et qu'un jour j'oublierai, ce qui est le mieux que l'on puisse faire avec la patrie. »

Bolaño semblait ainsi se définir avant tout comme un Latino-américain en exil – un exil qui ressemblait à une



exigence éthique et n'avait rien de nostalgique : « Peut-on avoir la nostalgie d'une terre où l'on a failli mourir ? Peut-on avoir la nostalgie de la pauvreté, de l'intolérance, de la prépotence, de l'injustice ? La cantilène entonnée par des Latino-américains et aussi par des écrivains d'autres zones appauvries ou traumatisées, insiste sur la nostalgie, sur le retour au pays natal, et j'ai toujours trouvé que c'était un mensonge. »

L'exil de Bolaño s'apparentait plutôt à une manière d'être toujours étranger, en mouvement perpétuel – à l'instar de ses personnages –, de résister à la tentation nationaliste – d'où son rejet de la notion de patrie – et plus encore au confort d'une position stable qui lui aurait fait perdre son sens critique.

Comment appréhender une œuvre dont le succès public auprès des lecteurs ne cesse de croître en espagnol et dans de nombreuses autres langues ? Comment aborder la construction du mythe Bolaño, qui n'est autre que le mythe d'un écrivain ayant tout misé sur la littérature et qui fut emporté par la maladie à 50 ans, en pleine maturité littéraire, alors même qu'il écrivait frénétiquement et que rien ne semblait pouvoir l'arracher à sa table de travail ?

En consacrant un dossier à Roberto Bolaño, la revue *Europe* voudrait éclairer une œuvre qui semble déborder nombre de cadres établis et que l'on pourrait envisager, à bien des égards, comme une relecture de l'histoire de la littérature latino-américaine. Une relecture qui prend parti, qui semble créer son propre canon littéraire, tout en le questionnant ou en le remettant souvent en cause. Insolence, humour, parodie, satire, contestation des structures dominantes, c'est peut-être à travers ce principe de subversion toujours actif dans l'œuvre de Bolaño que l'on entreverrait le mieux sa relation avec l'avant-garde.

« Les critiques ont toujours été très généreux envers mes romans et mes nouvelles, et ce serait sans doute abuser de leur patience ou de la patience du dieu des critiques, d'exiger ou de demander une générosité similaire envers ma poésie » ironisait Bolaño en 2001. Il nous fallait donc échapper à un regard myope et, au fil de notre dossier, nous avons eu à cœur de montrer que Bolaño, nourri de poésie, était avant tout un poète qui avait peut-être trouvé dans la prose et le roman une manière d'élargir les territoires du poème.

Dans un entretien accordé en 2003, voici ce que répondit Bolaño lorsqu'on lui demanda ce qu'évoquait pour lui le mot « posthume » : « Ça ressemble à un nom de gladiateur romain. Un gladiateur invaincu. Ou, du moins, c'est ce que veut croire le pauvre Posthume pour se donner du courage. » Derrière la boutade et l'autodérision de la réponse, on entrevoit en filigrane une représentation de soi-même et de l'idée que Bolaño se faisait de l'écrivain. Cette déclaration faisait écho à d'autres propos de l'auteur tenus en 1999 : « La littérature ressemble beaucoup aux combats des samouraïs, mais un samouraï ne se bat

pas avec un autre samouraï, il se bat contre un monstre. Par ailleurs, il sait généralement qu'il sera défait. Garder courage en sachant au préalable qu'on sera vaincu et aller au combat, c'est ça la littérature. » Comment se souvenir de Bolaño aujourd'hui ? On peut se souvenir de lui comme le fit la poète mexicaine Verónica Volkow – arrière-petite-fille de Trotski : « Je me rappelle sa tendresse, surtout dans ses rapports avec les autres. Comme j'ai eu la chance de lire de la poésie avec lui, j'ai pu apprécier dans sa poésie cette propension à la tendresse envers les êtres les plus désemparés ; il me rappelait Rimbaud recueillant des ivrognes comme une mère tendre. Et puis, parce que la chose la plus merveilleuse de la littérature est d'être lecteur, on peut se souvenir de Bolaño en le lisant – ce qui est la meilleure façon de lui permettre de continuer à se battre. »

Anne PICARD

Le titre de cette préface du dernier numéro de la revue *Europe* est emprunté au poème de Roberto Bolaño intitulé « Los años », recueilli dans *La Universidad desconocida* (Anagrama, 2007, p. 402). Je remercie vivement Melina Balcázar Moreno qui a codirigé ce dossier avec générosité et enthousiasme. Ma gratitude va aussi à Jean-Baptiste Para pour sa confiance, et l'aide précieuse qu'il nous a apportée.

© Wikimedia Commons



12^e
**DOCU
MENTAL** 2018
L'AMÉRIQUE LATINE PAR L'IMAGE



«**ITINÉRANCES**»
19-23 NOVEMBRE 2018

LES LIEUX
UNIVERSITÉ
JEAN MOULIN LYON 3

MAISON INTERNATIONALE
DES LANGUES ET DES CULTURES

MANUFACTURE DES TABACS

INSA DE LYON
AMERINSA

INSTITUTO CERVANTES

CIN'ÉCULLY - ¿QUÉ TAL?



UNIVERSITÉ
LUMIÈRE
LYON 2



espaces-latinos.org

